



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

# **Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes**

1810.

**Cervantes Saavedra, Miguel de**

**PARIS**

Chap. XXVII. Grands événements dignes d'être racontés.

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78743](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78743)

---

**CHAPITRE XXVII.**

*Grands événemens dignes d'être racontés.*

MAÎTRE Nicolas applaudit à l'invention du curé, qu'il voulut exécuter sur l'heure. Il emprunta de la femme de l'aubergiste un corps de jupe avec une coiffe ; quant à lui, pour se déguiser, il pensa qu'il lui suffisait de s'attacher au menton une barbe de queue de bœuf, extrêmement rousse et touffue, qui appartenait à l'hôte, et dont le barbier s'empara sans en demander permission. L'hôtesse voulut savoir le motif de ces déguisemens, et, d'après ce que lui dit le curé de la folie de don Quichotte, elle reconnut le chevalier du baume, et le maître de l'écuyer berné. Alors elle ne manqua pas de raconter tout ce qui s'était passé dans l'hôtellerie, sans oublier l'aventure que Sancho prenait tant de soin de cacher. Tout en parlant elle aidait le curé à s'habiller en demoiselle, l'affublait d'un jupon de drap tailladé de larges bandes noires, et

d'un corset de velours vert, galonné de satin blanc, qui semblaient avoir été faits depuis le règne du roi Wamba. Le curé ne voulut point de la coiffe; il mit seulement un petit bonnet de toile piquée avec lequel il couchait, le serra sur son front avec un long morceau de taffetas noir, dont une partie lui voilait le visage, et par-dessus le tout enfonça son grand chapeau rabattu, qui lui servait de parasol. Dans cet équipage, enveloppé dans son manteau, il monta sur sa mule à la manière des femmes. Le barbier monta sur la sienne, muni de sa longue barbe rousse; et tous deux prirent congé de l'aubergiste, de sa femme, et de Maritorne, qui promit de dire un rosaire pour l'heureux succès de leur entreprise.

Sancho, qui les attendait en dehors, ne put s'empêcher de rire en les voyant. Ils l'instruisirent de leur projet, qu'ils lui présentèrent comme le seul moyen d'arracher don Quichotte à ces déserts, pour qu'il s'occupât sur-le-champ de devenir empereur et de récompenser son écuyer. Sancho les remercia, promit le secret, recommanda sur-tout au curé d'empêcher son maître de se faire archevêque, et prit avec eux la route de la Sierra-Moréna. Ils arrivèrent le même soir à l'entrée

des  
le c  
scrup  
qu'il  
ainsi  
flexi  
du r  
de l'  
sée.  
au c  
bille  
rive  
cors  
pou  
guic  
sans  
écus  
enfi  
qua  
con  
ava  
am  
cet  
bo  
écr  
sou  
au

des montagnes, où ils passèrent la nuit. Là le curé fit part à son ami le barbier d'un scrupule qui le tourmentait : il lui semblait qu'il était peu décent à un ecclésiastique d'aller ainsi déguisé en femme. D'après cette réflexion, il pria maître Nicolas de se charger du rôle de la demoiselle, en lui laissant celui de l'écuyer, dont sa gravité serait moins blessée. Maître Nicolas consentit au troc, remit au curé la grande barbe ; et, ne voulant s'habiller en femme que lorsqu'il serait près d'arriver, il fit un paquet de la jupe et du beau corset de velours. Le lendemain matin ils poursuivirent leur route ; et Sancho, qui les guidait, leur raconta l'aventure de Cardenio, sans parler cependant, et pour cause, des écus d'or trouvés dans la valise. Ils parvinrent enfin à l'endroit où les genêts coupés indiquaient le chemin. On fit halte pour tenir conseil : il fut décidé que Sancho irait en avant rendre compte à don Quichotte de son ambassade à Dulcinée ; qu'il lui dirait que cette dame n'avait pu lui répondre que de bouche, par la raison qu'elle ne savait pas écrire ; mais qu'elle ordonnait à son chevalier, sous peine de son indignation, de se rendre aussitôt près d'elle. Sancho promit de revenir

instruire le curé des projets de son maître, et laissa ses deux compagnons dans une prairie ombragée de grands arbres et arrosée d'un ruisseau.

C'était au mois d'août, vers les trois heures de l'après-midi, au moment où la chaleur est la plus forte. Le curé et le barbier, assis à l'ombre sur le bord de l'eau, attendaient paisiblement le retour du fidèle écuyer, lorsqu'ils entendirent près d'eux une voix qui chantait avec art et justesse, non pas une chanson rustique, mais la romance qu'on va lire :

Triste ramier de la montagne,  
 Quel malheur a pu te ravir  
 Ta douce et fidèle compagne ?  
 Tu ne l'as plus, tu veux mourir.  
 Que notre douleur nous rassemble ;  
 J'ai ton cœur, hélas ! et ton sort ;  
 Approche, nous dirons ensemble :  
 Je suis seul, et je vis encor !

Abandonnant les verts bocages,  
 Dans les déserts tu viens gémir,  
 Sur la pointe des rocs sauvages  
 Tu répètes : Je veux mourir.  
 Dès long-temps le mal qui me presse  
 Me fait ici chercher la mort ;  
 Comme toi je me plains sans cesse  
 D'être seul et de vivre encor.

L'  
 ment  
 qui,  
 collin  
 avaien  
 vrir  
 celui  
 tant  
 aperç  
 cune  
 tête  
 qui n  
 ne fû  
 s'app  
 tend  
 sut n  
 d'un  
 gran  
 Carc  
 d'en

Tu fuis, ramier ; ma triste plainte  
Te lasse au lieu de t'attendrir ,  
Solitaire dans cette enceinte ,  
Tu voulais te plaindre et mourir.  
Demain, quand le jour viendra luire ,  
Vers ces lieux reprends ton essor ;  
J'espère ne plus te redire ,  
Je suis seul, et je vis encor.

L'heure, le lieu, la beauté de la voix, augmentaient la surprise du barbier et du curé, qui, se levant aussitôt, s'avancèrent vers une colline d'où venaient ces doux accens. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils découvrirent sur un rocher un homme semblable à celui que Sancho leur avait dépeint en racontant l'aventure de Cardenio. Cet homme les aperçut ; et sans s'échapper, sans montrer aucune colère, il demeura dans la même place, la tête penchée sur sa poitrine, comme quelqu'un qui médite. Le curé, ne doutant point que ce ne fût ce Cardenio dont il savait déjà l'histoire, s'approcha doucement, le salua, lui fit entendre qu'il était instruit de ses malheurs, et sut mêler dans son discours, aux expressions d'un tendre intérêt, les consolations plus grandes qu'un ecclésiastique pouvait offrir. Cardenio jouissait alors de sa raison. Surpris d'entendre, au milieu de ces déserts, un lan-

gage aussi touchant, il répondit avec politesse: Je vois bien que le ciel n'abandonne point les misérables, puisqu'il daigne m'envoyer un ange de paix qui sait me rappeler mes devoirs sans être insensible à mes peines. Ne me jugez pas trop sévèrement, messieurs; ayez quelque pitié d'un pauvre insensé: je le suis, je le sais bien; ma faible raison ne me luit que dans de courts intervalles. J'apprends alors, avec une douleur vive, que souvent j'ai fait du mal: j'en verse des larmes de repentir. Mais ce repentir est inutile: je retombe dans mon délire, j'offense de nouveau ceux que je voudrais servir. Hélas! je n'ai qu'un moyen de me faire excuser, c'est de dire ce qui m'a réduit à cet état déplorable: je raconte mes malheurs à tous ceux qui veulent les entendre. Il faut bien que l'on me plaigne, et l'on me pardonne alors. Si vous venez avec cette intention, je vais vous faire ce récit.

Nos voyageurs, qui ne demandaient pas mieux, acceptèrent son offre avec reconnaissance, et s'assirent près de Cardenio, qui recommença son histoire presque dans les mêmes termes qu'il l'avait dite à don Quichotte, lorsqu'elle fut interrompue par notre héros, un peu trop chatouilleux sur l'honneur de la reine

Mada:  
ruptio  
avait  
Gaule

« C  
« vell  
« de  
« vivo  
« tou  
« à n  
« vou  
« je p  
« cœur

Je  
Carde  
mon  
parce  
me m  
pliqu  
Ferna  
ler à  
d'apla  
honna

Madasime. Cette fois il n'y eut point d'inter-  
ruption ; et Cardenio raconta que Lucinde lui  
avait envoyé , dans le volume d'Amadis de  
Gaule , le billet suivant :

## LUCINDE A CARDENIO.

« Chaque jour je découvre en vous de nou-  
« velles qualités qui m'imposent l'obligation  
« de vous aimer davantage. Comme je désire  
« vivement de remplir cette obligation dans  
« toute son étendue , je vous prie d'en parler  
« à mon père. Il vous estime , il me chérit :  
« vous réglerez sûrement ensemble comment  
« je peux acquitter toutes les dettes de mon  
« cœur. »

Je montrai ce billet à don Fernand , ajouta  
Cardenio ; je lui confiai que je n'osais prier  
mon père de demander la main de Lucinde ,  
parce que je savais qu'il était décidé à ne point  
me marier avant que le duc Richard se fût ex-  
pliqué sur ce qu'il voulait faire pour moi. Don  
Fernand me répondit qu'il se chargeait de par-  
ler à mon père , de le déterminer à cet hymen ,  
d'aplanir toutes les difficultés. Traître , perfide ,  
homme sans honneur ! tu méditais déjà ma

perte quand je t'ouvrais mon âme avec confiance ! Que t'avais-je fait cruel ? je t'aimais, je t'estimais : j'étais si loin de soupçonner que le jeune, l'heureux Fernand, à qui ses richesses, son rang, ses qualités personnelles, rendaient si facile le choix d'une épouse parmi cent beautés qui briguaient sa main, oublierait la vertu, la pudeur, la bonne foi, pour enlever à son ami le seul bien qu'il eût au monde ! Mais de quoi vais-je me plaindre ? la fatalité de mon sort forçait don Fernand à ce crime affreux.

Le perfide, pour venir à bout de ses coupables projets, commença par m'éloigner. Il me pria d'aller chez son frère chercher de l'argent dont il avait besoin. Il m'assura que pendant ce temps il agirait auprès de mon père. Je le crus, je l'embrassai avec des larmes de reconnaissance. Le soir même j'allai voir Lucinde à qui je rendis compte des promesses et des bontés de Fernand. Elle n'en douta pas plus que moi, regarda notre hymen comme certain, me pressa de revenir bientôt. Je ne sais pourquoi cependant une profonde tristesse, des pressentimens douloureux, se mêlèrent à cet entretien. Jamais jusque-là nos conversations n'avaient été troublées par le moindre

mu  
auc  
sup  
lui  
ses  
l'ar  
les  
ger  
no  
po  
pa  
en  
Je  
ret  
frè  
Il  
plu  
je  
pr  
en  
da  
te  
po  
un  
à-  
pa

nuage, jamais aucun reproche, aucune jalousie, aucune inquiétude n'avait altéré le bonheur suprême dont je jouissais en la voyant. Je ne lui parlais que de sa beauté, de son esprit, de ses vertus adorables : elle me louait aussi ; et l'amour, qui donnait seul et recevait ces éloges, les exagérait souvent, sans les rendre dangereux pour l'orgueil. Nous nous racontions, nous nous répétions mille choses de peu d'importance, que nous écoutions avec délices, parce que nous les disions. Dans ce dernier entretien nous ne pûmes, hélas ! que pleurer. Je laissai Lucinde presque évanouie, je me retirai plein d'effroi.

Je partis le lendemain ; j'arrivai chez le frère de Fernand, à qui je remis une lettre. Il me reçut avec amitié ; mais il me retint plusieurs jours : il exigea même de moi que je ne parusse point devant son père, sous prétexte qu'il avait besoin de précautions pour envoyer à son frère l'argent qu'il lui demandait. J'obéis, quoiqu'avec répugnance. J'attendis quatre jours entiers ; et j'étais sur le point de retourner près de Lucinde, quand un homme à pied, haletant, se présenta tout-à-coup à moi, et se pressa de raconter que, passant par hasard dans une rue, vers le

midi, une très-belle femme l'avait appelé par sa fenêtre, et lui avait dit en sanglotant : Mon frère, si vous êtes chrétien, je vous demande, au nom de Dieu, de porter sur-le-champ, le plus vite que vous pourrez, ce billet à son adresse. A ces mots, ajouta-t-il, elle m'a jeté ce papier et un mouchoir où j'ai trouvé cent réaux, avec cette bague d'or. Je n'ai eu que le temps de répondre que j'allais faire ce qu'elle désirait. Elle a fermé la fenêtre ; et moi, plus touché de ses larmes que de ses présens, je me suis mis aussitôt en route, et j'ai fait en seize heures dix-huit lieues.

J'ouvris la lettre précipitamment ; elle contenait ces mots :

« Don Fernand, selon sa promesse, a fait  
« parler à mon père, mais pour lui-même,  
« et non pour vous. Il a demandé ma main.  
« Mon père, ébloui par cette alliance, a  
« donné sa parole à Fernand. Je dois l'épou-  
« ser en secret, dans notre maison, devant  
« les seuls témoins nécessaires. Vous pouvez  
« comprendre ce que je souffre. J'ai pris mon  
« parti cependant : il vous prouvera si je  
« sais aimer. »

Je demeurai tremblant à cette lecture ; mes

jambes ne pouvaient me soutenir. Bientôt la fureur me rendit et mon courage et mes forces. Je montai sur une mule, et je revolai vers Lucinde ; mais je n'arrivai qu'à la nuit. Je courus à la fenêtre de ma maîtresse : heureusement je l'y trouvai. Cardenio, me dit-elle, je n'ai qu'un instant ; écoutez-moi bien. Me voilà déjà parée pour la noce. Le traître Fernand, mon père et les témoins, m'attendent dans la salle prochaine. Voici la dernière réponse que votre amante compte leur faire. Alors elle me fit voir un poignard, et disparut comme un éclair.

Troublé par ces derniers mots auxquels je ne pus répondre, au désespoir, hors de moi, j'allai droit à la porte de la maison de Lucinde : elle était ouverte, j'entrai. Personne ne m'aperçut au milieu du tumulte qui régnait dans la maison. Je parvins jusqu'à la salle où l'on attendait les nouveaux époux. Là, je me mis dans une embrasure, presque caché tout entier par deux rideaux de tapisserie. La salle était très-éclairée, pleine de domestiques. Don Fernand entra le premier, suivi d'un cousin germain de Lucinde, qu'il avait choisi pour témoin. Je n'avais point d'armes, je contins ma rage. Un moment

après je vis paraître Lucinde , accompagnée de sa mère et de deux de ses femmes : elle était couverte de pierreries , et portait une robe blanche mêlée de couleur de chair. Pardonnez - moi ces détails , tout était important pour moi , tout m'est présent ; ma mémoire fait à la fois mon supplice et ma consolation.

Le curé de la paroisse ne tarda pas à venir. Il joignit les mains des époux , et dit à Lucinde , selon l'usage : Acceptez - vous pour mari le seigneur don Fernand que voilà ? Alors j'avancai la tête , et j'attendis , sans respirer , la réponse de Lucinde. Ah ! Lucinde ! Lucinde ! qui l'aurait pensé ? Après ce qu'elle m'avait dit , après les sermens qu'elle m'avait faits , après la certitude où elle était que mon repos , mon bonheur , ma vie , allaient dépendre d'un mot ! . . . . Malheureux que je suis ! et j'ose me plaindre ! moi qui fus assez lâche , assez vil pour ne pas me montrer alors , pour ne pas m'écrier : Lucinde , tu ne peux disposer de toi , tu m'appartiens , nous sommes l'un à l'autre ; les nœuds les plus saints nous unissent : on te commande un parjure ; tu vas prononcer l'arrêt de ma mort ; conserve - moi le jour , Lucinde , en t'épargnant un horrible crime ! . . . .

Et je ne l'ai pas fait, et je ne m'élançai pas sur Fernand, et je ne l'étouffai pas dans mes bras ! . . . Non, les maux que je souffre ne sont pas assez grands ; non, j'en ai mérité davantage.

Le prêtre attendait la réponse de Lucinde, qui, pâle, tremblante, la tête penchée, garda long-temps le silence. Sa mère alors se baissa vers elle, me déroba son visage ; et j'entendis, je crus entendre ce *oui* fatal qui me donnait la mort. Je demeurai immobile de surprise, d'effroi, de douleur, doutant encore si c'était bien Lucinde dont j'avais entendu la voix. Je n'en doutai plus, quand je vis Fernand mettre à son doigt l'anneau de l'épouse. Au moment même, Lucinde évanouie tomba dans les bras de ses femmes. On l'emporta ; sa mère, Fernand, la suivirent ; et moi, dont les yeux, couverts d'un nuage, ne distinguaient, n'apercevaient plus rien, je sortis en poussant des cris, sans m'embarrasser d'être reconnu, sans savoir où porter mes pas, sans me sentir même cette soif de vengeance qui naguère me dévorait. J'ai toujours pensé que dès ce moment ma raison s'était altérée. Je me rappelle confusément que je courus reprendre ma mule, et que je sortis de la ville. Je marchai toute la

nuit. Le seul sentiment qui m'occupait, et dont je me souviens parce qu'il m'occupe encore, c'est que Lucinde était infidèle ; c'est que Lucinde m'avait trahi pour ce Fernand, cet indigne Fernand, dont le rang et les richesses avaient ébloui Lucinde. Cependant mon cœur l'excusait encore. Je me rappelais sa timidité, sa douceur, son obéissance craintive pour les auteurs de ses jours. La douce habitude de la trouver parfaite l'emportait sur mon ressentiment, et j'aimais mieux m'en prendre à mon sort que de rien reprocher à Lucinde. En proie à ces tristes idées, je précipitais ma course. J'arrivai, sans m'arrêter, jusqu'au milieu de ces montagnes, où ma mule tomba morte. Moi-même, épuisé de faim, de fatigue, de souffrances, je m'étendis au pied d'une roche, résolu de ne plus me relever. J'ignore combien de temps j'y demeurai, j'ignore tout ce qui m'arriva ; je sais seulement qu'en revenant à moi, je me vis entouré de pâtres, qui sûrement m'avaient secouru. Je n'avais plus faim, j'étais paisible, et j'appris avec douleur que j'avais maltraité ces bonnes gens. Ils ne m'en nourrissent pas moins ; ils ont soin de mettre du pain dans les endroits où je dois passer : je me nourris

de ce pain ; quand j'ai mangé , je suis mieux ; je cause alors avec les chevriers ; ils me disent que je les maltraite encore , et je pleure de repentir d'offenser malgré moi mes bienfaiteurs.

Telle est ma misérable vie ; je passe les nuits dans le creux d'un arbre , j'erre pendant tout le jour : je répète , je chante , je crie le nom de Lucinde , sans autre espoir que d'expirer en prononçant ce nom si cher. Epargnez - vous des conseils qui me seraient inutiles ; je ne puis jamais guérir , puisque jamais je ne puis oublier Lucinde. Je ne veux pas l'oublier. J'aime mes maux , j'aime mes souffrances. Elle les prévoyait bien quand elle m'a manqué de foi ; elle était bien sûre que je deviendrais le plus infortuné des hommes. Elle l'a voulu ; eh bien ! je le suis , je me plais à l'être , je le serai jusqu'à la mort.

Ainsi parla Cardenio. Le curé , touché jusqu'au fond du cœur , allait s'efforcer de le consoler , lorsqu'une voix douce et tendre , qui se plaignait non loin d'eux , attira son attention.

---